

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Archivum heraldicum : internationales Bulletin = bulletin international = bollettino internazionale**

Band (Jahr): **77 (1963)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Zürcher Wappenschild haltenden, silbervergoldeten Löwen, der traditionellen Schildhalterfigur des Zürcher Standeswappens (Abb. 2). Diese Figur ist in durchaus moderner Stilisierung gehalten und wirkt sehr dekorativ. Die Schildfarben sind blau und weiss emailliert, den Schild umgibt eine goldene Einfassung.

Eugen Schneiter

Bibliographie

ADOLPHE DECOLLOGNY: **Guide héraldique du Château de La Sarraz.** — Société suisse d'Héraldique, Lausanne, 1961.

C'est à un excellent connaisseur de la terre vaudoise et de son histoire qu'est dû ce quatrième guide héraldique publié par la S.S.H. Le château de La Sarraz, forteresse devenue gentilhomme, a conservé dans ses murs les souvenirs tangibles que ses propriétaires, les barons de Gingins-La Sarraz, ont accumulé durant plus de trois siècles: meubles, portraits, vitraux, armes et objets d'usage. Beaucoup portent des armoiries. La chapelle, les portes, les cheminées sont décorées de blasons. Peu de demeures sont aussi riches en documents héraldiques. Grâce à l'érudition de M. Decollogny, le visiteur du château peut dater et identifier chaque document; il en connaît l'origine et l'histoire. Cet utile guide intéressera aussi le généalogiste et l'amateur du passé romand. Il est enrichi de treize illustrations, sa belle couverture aux armes de La Sarraz a été gravée et enluminée par l'artiste Paul Boesch de Berne.

Olivier Clottu

THIERRY DE HENNIN DE BOUSSU WALCOURT: **Les origines et l'ascendance de la Maison de Hennin de Boussu Walcourt.** — Etude généalogique, héraldique et juridique. Préface du baron Drion du Chinois. Bruxelles, 1961.

M. de Hennin de Boussu Walcourt porte un grand nom de la noblesse de Belgique. Sa famille est originaire du Hainaut avec des ramifications en Artois, Flandre et Cambrésis. Il nous en donne ici une histoire tout à fait intéressante et remarquable.

Des esprits chagrins ont vu dans cette généalogie matière à critique plus ou moins bienveillante. Il ne faut rien connaître de l'Ancien Régime pour s'étonner du fait que quelques personnages peuvent être moins bien représentés par des actes à certaines époques. Ces faits sont souvent arrivés dans une région dévastée par les guerres depuis sept siècles. Mais la suite des générations demeure certaine. Les différences d'orthographe Haynin, Hennin, Henin, Hennyn sont très normales. Les scribes écrivaient ce qu'ils entendaient. La preuve que la filiation est inattaquable est la permanence des armes, semblables, transmises sans défaillance des branches aînées aux branches cadettes. En outre, les alliances sont excellentes, et certaines se retrouvent dans des branches différentes, ce qui est une autre preuve de cette continuité.

Pour ma part, je ne vois rien à reprocher à l'auteur, qui a fait preuve d'excellentes qualités de conscience et de probité historique. La documentation est attentive et particulièrement abondante. La grande quantité des familles citées réunit tous les noms anciens du Hainaut et du Cambrésis.

La Maison de Hennin de Boussu Walcourt reconnue noble de race par le Conseil héraldique de Belgique depuis le début du XIV^e siècle et honorée d'un titre de baron n'a que faire de ces critiques signalées plus haut.

Je terminerai cette note en conseillant à M. de Hennin de Boussu Walcourt de faire sienne la belle devise d'un de ses parents, Bernard de Haynin, baron de Reckem: *Malgré l'envie, Haynin.*

Meurgey de Tupigny

GUILLERMO S. FERNÁNDEZ de RECAS: **Cacicazgos y Nobiliario Indígena de la Nueva España.** México, Instituto Bibliográfico Mexicano, 1961; 23 × 17 cm., 352 pages avec 31 planches d'illustrations hors texte, dont quatre en couleurs.

Le libéralisme du XIX^e siècle, grand courant d'idées qui fut l'essor de l'indépendance latino-américaine, a mis, par définition, une ombre sur ces « Viceroyautés des Indes » dont s'est composé l'empire colonial hispanique. Cependant, les monuments d'art et d'architecture, ainsi que la remarquable armature administrative que nous ont laissés ces trois siècles d'épanouissement, inspirent sans aucun doute l'admiration bien éprouvée à l'égard de l'action civilisatrice

hispano-américaine. Or, celle-ci ne saurait être concevable sans une stratification sociale bien définie, leitmotiv de toute organisation étatique.

On a trop souvent tendance à croire qu'une société coloniale est, *ipso facto*, bipartite et composée d'une couche dominante de conquérants venus d'Europe et d'une couche d'indigènes soumis et exploités. Cette simplification plutôt puérile ne résiste nullement à une analyse critique entreprise avec les méthodes de la sociologie moderne. Preuve en est l'étude du professeur Fernández de Recas, récemment publiée au Mexique.

Cet ouvrage est consacré, en effet, aux lignées indigènes de la Nouvelle Espagne, vice-royauté qui s'étendait jadis depuis San Francisco jusqu'au Guatemala, comprenant ainsi, outre le Mexique proprement dit, une vaste région appartenant aujourd'hui aux Etats-Unis d'Amérique. Or, en dehors des *hidalgos*, ces cadets aventuriers qui constituaient la troupe de choc des conquêtes hispaniques, le nobiliaire de la Nouvelle Espagne compte une importante série de lignées d'anciens *caciques*, convertis et maintenus dans leurs terres. Elles étaient rapidement assimilées par la couche dirigeante de souche espagnole avec laquelle ses alliances devenaient bientôt fréquentes. Il était donc de bonne logique que ces notables aztèques obtiennent aussi leurs lettres patentes, leurs privilèges et leurs armoiries de la main des Rois Catholiques, ès qualité d'*Empereur des Indes*.

L'intérêt de l'héraldiste est particulièrement attiré par les emblèmes ainsi octroyés qui, en sus des traditionnels motifs hispaniques, sont meublés de nombreux éléments d'inspiration indigène. Le soleil rayonnant et les jambes tranchées des caciques de Teotihuacán, l'aigle coiffée de plumes de quetzal de ceux de Tula, et les insignes de la souveraineté aztèque qui figurent dans le blason des caciques de Tlaxcalá en sont des exemples parmi beaucoup d'autres. On ne doit pas passer sous silence les armoiries de Moctezuma II meublées de divers induments royaux, de soleils toqués de plumes, de cactées en fleurs. Cette lignée autrefois régnante s'est maintenue, pendant l'époque coloniale, dans le cacicazgo de Tetepango.

L'œuvre du professeur Fernández de Recas traite de 48 lignées indigènes ou mixtes, réparties en 35 cacicazgues. Vingt armoiries sont reproduites parmi les illustrations photographiques dont deux sur planches en couleurs. L'étude reste toutefois fragmentaire, le savant auteur ayant limité ses recherches aux seules Archives Générales de la ville de Mexico. Dans son introduction il donne cependant un tableau complet du système nobiliaire précolombien et un résumé très utile sur chacun des cacicazgues traités et sur les sources qui s'y réfèrent.

Après l'ouvrage de l'éminent Narciso Binayán Carmona sur l'héraldique des Incas, publié par *Archivum Heraldicum*, voici donc aussi une étude d'avant-garde sur l'héraldique des Aztèques. On ne peut que se féliciter de cette initiative qui va, d'une part, certainement contribuer à une meilleure compréhension de la structure sociale de l'Amérique latine du XV^e au XIX^e siècle et, d'autre part, procurer aux recherches héraldiques comparatives un nouveau secteur qui s'avérera très probablement beaucoup plus vaste et plus complexe qu'on ne pourrait le songer au premier abord.

S. de Vajay

FERNAND LOTTE: **Armorial de la Comédie humaine.** (Garnier, éditeur, Paris.)

En 1837, désireux de donner plus de consistance aux personnes nobles de ses romans, Balzac décida de leur attribuer des armoiries. Ignorant en héraldique, il fit appel aux connaissances de son secrétaire qui, en 1839, composa l'*Armorial des études de mœurs inventé par Ferdinand de Gramont, Gentilhomme*¹⁾.

C'est là que, de 1839 à 1855, Balzac devait puiser les descriptions des armes qu'il insérait dans la réédition de ses œuvres qui, après 1842, allaient constituer la Comédie Humaine.

L'armorial de F. de Gramont était dessiné à la plume et blasonné: vers 1843 la comtesse Ida de Bocarmé, née Chasteler²⁾, admiratrice belge de Balzac, prit plaisir à lui offrir une version nouvelle de cet armorial soigneusement peint à l'aquarelle.

Achetés par le Vicomte Spoelberch de Louvenjoul, à la veuve de l'écrivain, et aujourd'hui conservés à Chantilly, ces deux manuscrits viennent d'être édités par M.F. Lotte.

Le lecteur aura plaisir à y retrouver les belles devises frappées dans le meilleur style; les armoiries simples des familles anciennes, celles allusives de la noblesse impériale.

Sauf quelques menues erreurs le blasonnement de F. de Gramont est satisfaisant: les aquarelles de la Comtesse de Bocarmé sont bien dans le goût de l'époque, mais non sans un certain charme désuet qui plaira aux délicats.

¹⁾ Dans la dédicace de « La Muse du département » (1843) Balzac devait l'en remercier.

²⁾ « Le colonel Chabert » lui a été dédié.

Le savant éditeur a pris soin d'indiquer pour chaque roman, l'endroit où Balzac a décrit les armes de ses personnages³⁾.

Cette édition ravira les armoristes, fervents de la Comédie Humaine. On doit être plus réservé quant au lexique bien inutilement ajouté, dont les définitions peu claires et souvent fautives, induiront en erreur le lecteur novice qui ne voudrait pas se contenter des peintures de l'armorial⁴⁾.

P. Adam

SVANTE HALLBERG, RUNE NORBERG, OLOPH ODENIUS: **Dominikanska Priors- och Konventssigill Från Sveriges Medeltid.** Kyrkohistorisk Årsskrift, 1961.

Les couvents dominicains de Suède datent tous du XIII^e siècle, sauf ceux de Stockholm et de Viborg, plus jeunes de cent ans. Très tôt ces institutions se sont fait graver des sceaux pour leur monastère et son prieur. Ces sceaux sont pour la plupart d'une remarquable qualité artistique. Leur type est en général le même que celui de leurs équivalents occidentaux. Ils ne portent pas d'armoiries. Cette plaquette est illustrée d'excellentes photographies des plus beaux sceaux.

Olivier Clottu

DOMINGOS DE ARAÚJO AFFONSO, HUBERT CUNY, SIMON KONARSKI, ALBERTO DE MESTAS, HERVÉ PINOTEAU: **Le sang de Louis XIV.** 2 vol. (519 pp., front., 19 portr., + 677 pp.; 35×25 cm.), Braga 1961/1962.

L'ouvrage monumental auquel se sont attelés cinq auteurs appartenant à quatre nations est consacré au créateur de cette grandeur de la France dont on parle si volontiers aujourd'hui, à ses enfants légitimes et à toute leur descendance masculine et féminine pour autant qu'elle ait laissé des traces dans la littérature. Certains descendants illégitimes, surtout de notre époque, n'y figurent pas. L'on doit se demander aussi pourquoi les fruits assez nombreux des relations extra-conjugales du « roi-soleil » ont été exclus de cet inventaire. L'ouvrage ne traite pas seulement de généalogie pure; les auteurs donnent également d'innombrables détails historiques, même de « petite histoire », sur leurs personnages (surtout dans les additions du 1^{er} vol.), de sorte que leur travail, même s'il peut provoquer parfois des ressentiments, est une source dorénavant indispensable à tous ceux qui, historiens, simples curieux ou journalistes, s'occupent des Bourbons et de leurs alliances depuis trois siècles.

Il y a naturellement des erreurs de fait (nous avons envoyé quelques pages de précisions directement aux auteurs), ce qui est inévitable dans une telle œuvre, et nous verrons probablement la publication de plusieurs pages d'additions et de corrections.

Au point de vue héraldique, les auteurs ont donné la description des armoiries, non seulement des différentes branches modernes des Bourbons, mais aussi de toutes les familles entrées par alliance dans la descendance, légitime ou illégitime, de Louis XIV (qu'on pense aux innombrables descendants d'Adélaïde de Saint-Germain, fille probable de Louis XV). Ainsi ont été indiquées les armes des maisons souveraines de Lorraine (on aurait aimé trouver la description aussi des grandes armoiries d'Autriche qui datent encore de l'empereur Ferdinand I^{er}) ou de Liechtenstein (dont la description est entièrement à reprendre), de familles de haute noblesse comme les Linange (dans un ouvrage en français, on aurait pu éviter la forme de Leiningen) ou les Limbourg-Styrum, de familles d'origine plus modeste comme les Marenzi (dont les auteurs ont accepté la « réalité » historique de leur marquisat lombard) ou les prolifiques Mayr de Melnhof, et enfin même de bourgeois (nous nous bornons à signaler ici — ce que les auteurs ignorent — que Hans Von der Mühl, d'origine bâloise, a épousé à Genève, le 25 septembre 1948, Gabrielle « Habsburg-Lothringen »; pour un bon officier d'état-civil, même un nom historique ne « peut » être traduit!).

On se rendra compte que l'héraldique n'est pas un des intérêts mineurs de ces deux volumes un peu difficiles à manier. De toute manière, il s'agit d'une publication de grande importance, utile à tous ceux qui s'occupent des Bourbons modernes et de leurs alliés.

Zeininge de B.

³⁾ L'édition citée est celle de la Pléiade, les sigles sont indiqués dans cette édition XI. 1129.

⁴⁾ On citera seulement « roc d'échiquier: meuble rappelant quelque peu le fou du jeu d'échec: C'est en somme une fleur de lys sans otelle. »

G. BASCAPE : **L'arte del sigillo nel Medioevo e nel Rinascimento**. Estr. da "L'Arte", n. s., an. LX (1961), vol. XXVI, fasc. 1-2, pp. 23, tavv. XVI.

Il Bascape va completando la sua vasta trattazione di sfragistica alla quale attende da più anni. Dalla metodologia generale e dalla classificazione speciale è passato a considerare il sigillo sotto gli aspetti storico e giuridico; adesso viene a esaminare i caratteri artistici ch'esso presenta negli esemplari medioevali e in quelli del Rinascimento.

Certo, quest'ultimo tema sarebbe suscettibile di ampi sviluppi storici e critici, ma l'A. ha giustamente limitate e circoscritte le sue ricerche entro uno schema metodico, conformemente al carattere dato sin dagli inizi a tutta la sua trattazione. Ha diviso quindi il suo « excursus » monografico in quattro paragrafi sintetici: 1. *La tematica. I caratteri stilistici*; 2. *Gli incisori dei sigilli*; 3. *La tecnica dell'intaglio delle matrici*; 4. *Le bolle d'oro*. Rispetto ai temi o soggetti trattati dagli incisori dei sigilli, ci troviamo in un campo analogo a quello della medaglistica e, poi in fondo, anche dell'arte della moneta. Del resto, in molti casi la miglior produzione di sigilli, medaglie e monete viene sovente da un medesimo artista, orafo cesellatore, come il Cellini. Quindi, come le monete, e particolarmente le medaglie, anche i sigilli divengono documenti della ritrattistica, della storia del costume, dei monumenti urbani e del paesaggio.

Di tali figurazioni il B. studia lo stile e la sua evoluzione attraverso il periodo delle forme gotiche e quello del Rinascimento, in cui tutte le arti raggiungono la perfezione.

Nè omette il B. di andare alla ricerca degli incisori dei sigilli, avvertendo però che la bibliografia in questo campo è scarsissima. Effettivamente anche qualche opera specialmente dedicata alla raccolta di fonti documentarie può deludere il ricercatore. Per esempio, nel grosso volume del Tanfani Centofanti contenente copiosissime *Notizie di artisti tratte da documenti pisani* (Pisa, 1897), circa i sigilli abbiamo trovato un solo accenno, e neppure questo positivo: il ricordo, cioè, di una « chatenella argentea » per il sigillo del Priore degli Anziani della repubblica pisana, lavorata nel 1369 dall'orafo Piero da Lari. Ma nulla ci chiarisce se egli, e il figlio Martino che proseguì l'arte paterna, incidessero matrici di sigilli, sebbene appaia probabile. Per il Napoletano bisognerebbe forse ricercare tra i maestri zecchieri frequentemente nominati nelle cartemina angioine edite o regestate nelle fonti bibliografiche della storia del regno delle Due Sicilie. Vi è da temere, però, che la lunga indagine deluda circa il ritrovamento di notizie specifiche della esecuzione dei sigilli. Maggior fortuna forse si potrebbe avere nella ricerca di notizie di orefici, come provo il Lisini e come, crediamo, potrà provare l'opera del Bulgari, quando sarà compiuta.

Comunque, il B. c'informa sui maestri sigillari di maggior merito del Rinascimento, quali Lautizio di Meo de' Rotelli e il Cellini.

Anche sull'intaglio delle matrici il B. ci dà le nozioni essenziali circa i procedimenti seguiti dagli artisti, dal bulino al modello di cera, il metodo preferito da una raffinata oreficeria, come ragguaglia il Cellini nel suo notissimo Trattato, specie dove parla dei « suggelli cardinaleschi », dei quali pure egli fu maestro.

Giustamente il B. discorre in un apposito paragrafo delle bolle d'oro, le quali, per il metallo e per il lavoro, non si potevano meglio affidare che ad orefici come il Cellini e il vicentino Valerio Belli. Di bolle d'oro, dal medioevo in poi, gl'imperatori, i re, i papi, i grandi principi non furono avari, nel distribuirle appese ai privilegi, ma la loro stessa preziosità intrinseca ne rendeva precaria la durata. I saccheggi, massime quello di Roma del 1527, ne fecero strage, ma esse destarono la cupidigia anche di monaci delle abbazie benedettine che ne conservavano nei loro archivi, come c'informano, per esempio, le carte farfensi. Ricco di bolle d'oro era anche l'archivio di Monte Cassino, ma ne fu depauperato dalle ripetute distruzioni. Chi sa se l'ultima rimasta, quella di Lotario, è sopravvissuta alla recente ennesima distruzione dell'abbazia?

Non ostanti tutte le peripezie sofferte anche dai palazzi apostolici, l'Archivio Segreto Vaticano è ancora il più ricco del mondo, in fatto di bolle auree: ben settantotto, e magnificamente conservate in un apposito forziere.

Dopo aver tratto dalla sua esposizione le più chiare e lineari conclusioni, il B. ci offre in sedici nitide tavole una metodica selezione di esemplari della tipologia sfragistica, alla cui conoscenza guida il lettore in tutta l'opera sua.

Pio Pecchiai

Valeria. — Plaquette exécutée pour la Direction des musées du Valais. Sion, 1963.

Le Musée cantonal d'Histoire et d'Archéologie du Valais est logé depuis 1883 dans les bâtiments servant anciennement de résidence au Chapitre de l'église collégiale de Valère à Sion. Marie et Anne de Montheys, dernières descendantes d'une ancienne famille noble du Valais, légèrent en 1935 une somme d'argent destinée à créer une salle Montheys au Musée de Valère.

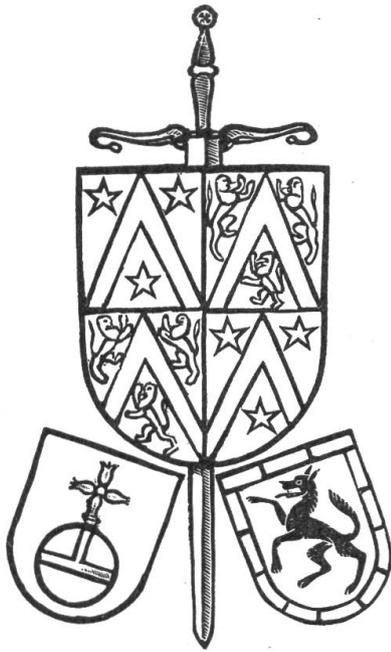


Fig. 1. Armes de Montheys, Courten et Wolff.

Ce don fut le point de départ de remise en état et d'aménagement de plusieurs locaux en partie abandonnés et délabrés, entre autres de la salle de la Caminata où le Chapitre recevait ses hôtes, décorée d'une fresque attribuée à l'école de Conrad Witz. A l'occasion de l'inauguration des nouveaux locaux, consacrés en majeure partie aux arts populaires du Valais, le conservateur du musée, M. Albert de Wolff, a publié un album de planches remarquables, gravées par M. Paul Boesch, qu'il a accompagnées d'un court texte explicatif. Ces œuvres illustrent les trésors artistiques et héraldiques de la Caminata (ensemble d'écus armoriés de Savoie, France, Angleterre, Dauphiné et Genève de la première moitié du XIII^e siècle) et reproduisent les blasons des derniers Montheys, du Grand-Doyen du Chapitre de Valère (D^r Clemenz Schnyder) et du chef du Département de l'instruction publique dont dépend le musée (M. Marcel Gross). La figure I est aux armes de Melchior-Alexis de Montheys (1785-1848) huitième et dernier sénéchal héréditaire de Sion et de ses deux épouses, nées Courten et Wolff. L'écu écartelé au I et IV, d'azur au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles d'or (Montheys) et aux II et III d'azur au chevron de gueules accompagné de trois lions armés et lampassés d'or (Chevron), broche sur le glaive de la Régalie, insigne du pouvoir temporel de l'évêque, que portait le sénéchal dans les cérémonies. *Olivier Clottu*

FRANZ GALL: **Tadeusz Przykowski, en Polsk Exlibriskunstner.** Grafolio, Rudköping (Dänemark) 1963. 21 Seiten, 1 Portrait, 10 Originalexlibris.

Vor kurzem ist in deutscher und dänischer Sprache ein reizendes heraldisches Büchlein in beschränkter Auflage erschienen, das dem Wirken des polnischen Exlibriskünstlers T. Przykowski gewidmet ist. Dr. Gall bringt biographische Angaben über denselben und seine alte Familie und macht den Leser im besonderen mit den feinen und stilistisch ausgeglichenen Linolschnitten des Meisters bekannt. Unter den Abbildungen ragen sechs eindrucksvolle mehrfarbige heraldische Exlibris hervor. *H. Jäger-Sunstenau*

Internationale Chronik — Chronique internationale

Die Flagge von Malaysia. — Mit dem Schlag der Mitternachtsstunde in der Nacht zum 31. August 1957 war in Kuala Lumpur, der Hauptstadt des unabhängig gewordenen Malaiischen Bundes, der « Union Jack » am Flaggenmast heruntergeholt und die Flagge des jungen Staates feierlich gehisst worden.

Diese bereits im April 1950 der neu gegründeten Föderation zugestandene Flagge bestand zunächst aus 11 waagrechten Streifen (5 in weisser zwischen 6 in roter Farbe), welche die elf Staaten des neuen Bundes repräsentierten: die 9 Fürstenstaaten Johore, Pahang, Selangor, Kedah, Perlis, Kelantan, Trengganu, Perak und Negri Sembilan sowie die beiden nun ebenfalls zu Gliedstaaten gewordenen (ehemaligen « Settlements ») Malakka und Penang. In der dunkelblauen Oberecke (deren Länge die Hälfte der Flaggenlänge und dessen Breite sieben Streifen — d. h. 7/11 der ganzen Flaggenbreite — einnahmen) erschienen ein Halbmond und ein elfstrahliger Stern in gelber Farbe.

Am Vormittag des 16. Septembers 1963 wurde die Geburtsstunde der *neuen Föderation MALAYSIA* feierlich begangen. Das Staatsoberhaupt, Tunku Abdul Rahman, reichte seinem Sohn die neue Flagge, die zu den Klängen der malaiischen Nationalhymne am Mast hochging.

Diese hier wiedergegebene, dem alten Modell nachgebildete Flagge im Massverhältnis (Länge zur Breite) 2:1 besteht nun aus 14 abwechselnd roten und weissen Streifen, welche die durch den Beitritt von Singapore, Sabah (Nord-Borneo) und Sarawak auf vierzehn angestiegene Zahl der in der neuen Föderation zusammengeschlossenen Staaten darstellen. In der Oberecke prangen nach wie vor die traditionellen Symbole des Islams, Halbmond und Stern, letzterer jetzt mit 14 Strahlen (Abb. 1).

Rot und weiss sind alte malaiische Flaggenfarben, denen wir übrigens in den Nationalflaggen von Indonesien und den Philippinen begegnen. Die dunkelblaue Farbe der Oberecke